

à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianous faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée de têtes d'anges, mais cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entraît dans son cœur, une larme effleurait ses yeux, et elle disait à sa fille : « Ma belle image de la Vierge! »

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur, heureuse ou malheureuse : « Sainte Marie, j'espère en vous! »

## XVII.

## Les deux Pestes.

## HISTOIRE.

L'intervention du christianisme n'a jamais eu plus de puissance que dans les grandes calamités; la céleste origine de la religion ne se fait voir nulle part avec autant d'éclat qu'au milieu des désastres, lorsqu'il s'agit de consoler, de soutenir et de réparer. Quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, que tous les fronts se prosternent dans la pous-

sière, que l'espoir et toutes les consolations humaines ont disparu, alors l'œuvre du christianisme commence; sa parole rend le courage aux affligés et leur fait lever les yeux vers le ciel; et sa main soutient les nations tremblantes pendant qu'elles cheminent à travers les mauvaises journées de leurs pèlerinages. Mission sublime que la religion s'est toujours attribuée! Les archives des siècles fournissent des preuves innombrables de ces vérités. Nous en citerons aujourd'hui deux exemples: l'un puisé dans l'histoire moderne; l'autre dans l'histoire de nos jours.

Au mois d'août 1720, la peste d'Orient éclata à Marseille: elle y avait été apportée dès le 25 mai de cette année par le capitaine Chataud, venu de Tripoli. Il est impossible, à moins de lire l'histoire détaillée de ce fléau, de se figurer par quel concours de circonstances fatales; par quel aveuglement des magistrats, des médecins, des intendans de santé, la contagion se glissa au sein de Marseille, s'y développa lentement, mais sans obstacles, jusqu'à l'heure enfin où, comme un torrent qui rompt toutes ses digues, elle déborda sur la ville entière, frappant des deux mains et de toutes parts comme l'Ange

exterminateur, et criant d'une voix terrible à l'oreille des insensés qui voulaient nier sa présence: « Ce jour est votre dernier jour! »

Autant la sécurité avait été grande dans les premiers jours de la maladie, autant la terreur fut inouïe lorsque le nombre de ses victimes ne permit plus de la méconnaître. Les magistrats et les habitans perdirent courage dès qu'ils eurent envisagé en face l'horrible réalité. On ne vit plus qu'un moyen de salut, la fuite; et la moitié de la population l'employa. Les riches se hâtèrent de rassembler des provisions et de regagner celles de leurs bastides qui étaient situées dans l'intérieur du cordon sanitaire qu'on venait de tracer autour de Marseille, les pauvres quittèrent la ville en grand nombre, et se réfugièrent dans des rochers, dans des cavernes, et sous des tentes dressées à la hâte. Les gens de mer s'embarquèrent avec leurs familles sur des vaisseaux et sur des barques, formant, pour ainsi dire, dans le port et dans la rade, une ville flottante au milieu d'une ville immobile. Vaines précautions! La plupart de ces malheureux avaient emporté avec eux le germe mortel, et la contagion s'enfuyait à leur suite; mais l'émigration n'en était pas moins générale;

et les officiers de justice, les directeurs des hôpitaux, les intendants de la santé, les conseillers de ville, tous les officiers municipaux, excepté les échevins, eurent bientôt disparu.

Il y avait alors à la tête du clergé marseillais un homme dont le nom rappelle en un seul mot tout ce qu'il y a de plus noble, de plus courageux, de plus dévoué, de plus sublime dans les vertus qu'inspire la religion chrétienne, et dont on ne peut lire l'histoire sans larmes et sans frisson; ce prélat, ce confesseur, cet apôtre, s'appelait Belzunce. C'était un homme d'une naissance illustre, d'une grande éloquence, d'une science universelle; mais on ne se souvient que de sa charité. M. de Belzunce était depuis douze ans évêque de Marseille. Dès que la contagion eut éclaté, il comprit sa position comme saint Charles Borromée avait compris la sienne, et sortant de son palais épiscopal, le front calme et avec un sourire sur les lèvres, il alla droit à la peste, et commença avec le fléau envoyé par l'enfer une lutte terrible dont l'envoyé de Dieu sortit vainqueur. A sa voix, les chanoines de son chapitre, les curés et les vicaires de son diocèse, les religieux de toutes les communautés, tout ce qu'il y avait de prêtres à

Marseille, comprit qu'il s'agissait du martyr, et courut se ranger autour de lui. Il n'y a pas d'éloges à donner à un dévouement pareil, il suffit de le raconter. A toutes les heures du jour ou de la nuit, déjà malades, ou bien portans encore, ces dignes ministres du Dieu qui but le calice du jardin des Olives, se répandaient dans les quartiers les plus infectés de la ville. Comme des anges consolateurs, ils apparaissaient au chevet des malades avec les secours de l'art et les secours de la religion; car un grand nombre de médecins, et entre autres ceux que le régent avait envoyés, avaient tremblé à l'aspect de la contagion, et s'étaient éloignés de Marseille. Animé par la charité, la plus féconde des vertus évangéliques, M. de Belzunce semblait se multiplier. Partout il s'avancait à la tête de son clergé, et son titre d'évêque ne lui servait qu'à réclamer une plus grande part de fatigues et de dangers. La plupart des pestiférés, chassés de tous côtés, traqués comme des bêtes fauves, se réfugiaient sur le port, dans les promenades et dans les rues: c'était là que M. de Belzunce venait les assister. Des prêtres le suivaient chargés de provisions et de médicamens. Aux malades qu'il avait espérance de sauver, il

prodiguait des soins et des encouragemens ; à ceux dont la vie semblait condamnée, il montrait le ciel, et de ses mains tremblantes il administrait les saints sacremens. La mort était de toutes parts autour de lui ! la mort, il la respirait dans le dernier soupir des malades sur lequel il était penché ; il la touchait en pansant leurs horribles plaies, et marchait sur elle en foulant aux pieds leurs habits pestiférés. La mort ! à chaque instant elle frappait quelqu'un des prêtres qui lui servaient de cortège ; elle tournait autour de lui comme une bête farouche autour de sa proie, et semblait ne l'épargner si long-temps que pour jouir de son agonie. Il fut sauvé pourtant ; mais quelle autre religion pourra jamais offrir d'aussi magnanimes spectacles, inspirer d'aussi courageux sacrifices ?

Ce fut au mois de septembre que la contagion acquit le plus de violence, il mourait mille personnes par jour. Les rues étaient encombrées de cadavres : on avait bien mis en liberté un grand nombre de galériens pour les charger du soin des funérailles ; mais ils n'y pouvaient suffire, et la mortalité augmentait au fur et à mesure de la putridité de l'air. Marseille offrait alors un spectacle qui est ad-

mirablement peint dans un mandement que M. de Belzunce écrivit pour prescrire des pénitences et des prières :

« Malheur à nous et à vous, mes très chers  
 « frères, si tout ce que nous voyons, tout ce  
 « que nous éprouvons depuis long-temps  
 « n'est pas encore capable de nous faire ren-  
 « trer en nous-mêmes ! Une quantité prodigieuse de familles sont entièrement éteintes  
 « par la contagion ; le deuil et les larmes sont  
 « introduits dans toutes les maisons, un  
 « nombre infini de victimes est déjà immolé  
 « à la justice d'un Dieu irrité ; et nous, qui  
 « ne sommes peut-être pas moins coupables  
 « que ceux de nos frères sur lesquels le Seigneur vient d'exercer ses plus redoutables  
 « vengeances, nous pourrions être tranquilles,  
 « ne rien craindre pour nous-mêmes, et ne  
 « pas faire tous nos efforts pour tâcher, par  
 « notre prompte pénitence, d'échapper au  
 « glaive de l'Ange exterminateur !

« De quel spectacle affreux n'avons-nous  
 « pas été et ne sommes-nous pas encore les  
 « tristes témoins ? Nous avons vu tout à la  
 « fois les rues de cette vaste cité bordées des  
 « deux côtés de morts à demi pourris, si  
 « remplies de hardes, de meubles pestiférés

« jetés par les fenêtres , que nous ne savions  
 « plus où mettre les pieds. Nous avons vu  
 « une infinité de malades devenir un objet  
 « d'horreur et d'effroi pour les personnes  
 « même à qui la nature devait inspirer pour  
 « eux les sentimens les plus tendres et les plus  
 « respectueux ; abandonnés de tout ce qu'ils  
 « avaient de plus proche ; jetés inhumaine-  
 « ment hors de leur propre maison ; placés  
 « sans aucun secours dans les rues parmi les  
 « morts , dont la vue et la puanteur étaient  
 « insupportables. O combien de fois , dans  
 « notre très amère douleur, nous avons vu  
 « ces moribonds tendre vers nous leurs mains  
 « tremblantes pour nous témoigner leur joie  
 « de nous revoir encore une fois avant de  
 « mourir, et nous demander ensuite avec  
 « larmes, et dans tous les sentimens que la  
 « foi, la pénitence et la résignation la plus  
 « parfaite peuvent inspirer, notre bénédic-  
 « tion et l'absolution de leurs péchés ! Com-  
 « bien de fois aussi n'avons nous pas eu le  
 « regret d'en voir expirer presque sous nos  
 « yeux, faute de secours !.....

« Nous avons vu les corps de quelques ri-  
 « ches du siècle, enveloppés d'un simple  
 « drap, mêlés et confondus avec ceux des

« plus pauvres et des plus méprisables en ap-  
 «arence, jetés comme eux dans de vils et in-  
 «fâmes tombereaux, et traînés avec eux, sans  
 « distinction aucune, dans une sépulture  
 « profane, hors de l'enceinte de nos murs.  
 « Marseille, cette ville si florissante, si su-  
 «perbe, si peuplée, il y a peu de mois ;  
 « cette ville si chérie dont vous aimiez à faire  
 « remarquer et admirer aux étrangers les dif-  
 «férentes beautés, dont vous vantiez si sou-  
 «vent et avec tant de complaisance la magni-  
 «ficence ; cette ville dont le commerce s'é-  
 «tendait d'un bout de l'univers à l'autre, où  
 « toutes les nations, même les plus barbares  
 « et les plus reculées, venaient aborder cha-  
 «que jour ; Marseille est tout-à-coup abat-  
 «tue, dénuée de tout secours, abandonnée  
 « de la plupart de ses habitans. Toute la  
 « France, toute l'Europe est en garde contre  
 « eux ; ils sont devenus odieux au reste des  
 « mortels ! Quel étrange changement ! et le  
 « Seigneur fit-il jamais éclater sa vengeance  
 « d'une manière plus terrible et plus mar-  
 «quée ? »

Le jour de la Toussaint, M. de Belzunce  
 fit dresser un antel funèbre au milieu du  
 Cours, et dès le matin, étant sorti de son pa-

lais, pieds nus, un flambeau à la main, il alla, dans cet appareil de suppliant, jusqu'à l'endroit où il voulait implorer la miséricorde céleste. Le glas des morts sonnait à toutes volées; le bruit sourd des canons se faisait entendre; tout un peuple pâle et désolé s'était prosterné sur le Cours et dans toutes les rues d'où l'on pouvait voir l'autel. Tous les yeux qui pouvaient encore pleurer étaient remplis de larmes, toutes les poitrines étaient gonflées de sanglots, toutes les voix répétaient les paroles du prophète: *Seigneur, Seigneur! j'ai crié vers vous du fond de l'abîme!* et sur l'autel du Cours, tendu de noires draperies, le chef spirituel de tous ces infortunés célébrait le saint sacrifice, et tout bas offrait sa vie pour désarmer la colère divine.

Tant de prières, tant de vertus, tant de larmes apaisèrent en effet la Providence. La fureur de la maladie décrut rapidement; mais elle resta près d'une année à disparaître entièrement de Marseille; elle y avait fait cinquante mille victimes.

Il y a deux années, un fléau venu aussi de l'Orient a déployé ses ailes sur notre grande ville. Le choléra, plus terrible que la peste, puisque sa cause est encore un mystère, et

que les efforts de l'art se sont brisés contre lui; le choléra rompant toutes les prévisions, déjouant tous les calculs, apparut tout à-coup au milieu de nous, par une tiède journée de printemps, sous un ciel pur, dans un air embaumé de la végétation naissante. En peu de jours le nombre des victimes fut immense. Le deuil entra dans toutes les familles; les hôpitaux regorgèrent de malades; les rues furent encombrées de corbillards. Alors un prélat qui vivait obscur, caché, pour ainsi dire pros- crit, ignoré de tout le monde, excepté des pauvres, ce prélat sortit de sa retraite et s'avança vers les murailles de l'Hôtel-Dieu. Il ne se souvenait point s'il y avait eu des Borromée et des Belzunce; il suivait leur exemple, parce qu'il obéissait au cri de ses entrailles et à la voix de la religion. Il entra dans la salle des malades, et à cette époque on ne savait pas encore si le choléra était une contagion ou une épidémie. Il s'approcha du lit des moribonds et les toucha de ses mains, et il leur dit de ces paroles consolantes et douces qui détachent de la vie et qui font espérer dans la mort. Parmi ceux auxquels il prodiguait ses soins évangéliques, plusieurs avaient contribué sans doute à le chasser de son pa-

lais ; plusieurs avaient demandé sa tête avec des hurlemens de cannibales ; plusieurs avaient démolé sa maison derrière Notre-Dame et sa maison de Conflans. Mais lui, s'il se souvenait de ces momens d'épreuve, c'était pour être plus affectueux encore auprès de ceux qui lui avaient valu de si mauvais jours. Il leur disait : « Espérez , mes fils ; » et puis il leur montrait le crucifix où le Sauveur des hommes avait souffert tant de tortures ; et quand il se retira , au milieu d'un concert de bénédictions , au milieu d'un déluge de larmes , les médecins qui l'avaient suivi , les infirmiers qui avaient reçu ses largesses , tout le monde disait : « Est-ce là cet homme sur la tête duquel les partis ont assumé tant de haines ? » « Qui donc a donné à ses paroles tant d'ontion et de douceur ? Les orages politiques l'ont fait presque pauvre : où donc a-t-il trouvé toutes les aumônes qu'il nous a faites ? »

A dater de ce jour, jusqu'à la fin de l'épidémie , la vie de ce prélat fut une suite d'œuvres évangéliques. A plusieurs reprises, tous les hôpitaux de Paris furent visités par lui , et chacune de ses visites était marquée par des aumônes nouvelles ; et chaque fois qu'il sor-

tait d'une salle de malades , il y en avait qui répétaient en pleurant ses paroles , et qui bénissaient les consolations puissantes de la religion. On fut obligé d'élever des hôpitaux provisoires , des ambulances ; aussitôt il écrivit aux ministres , et mit à leur disposition les couvens , les séminaires de Paris et sa maison de campagne de Conflans à peine relevée. Cet exemple fut suivi par le clergé de tout son diocèse. Les séminaristes de Saint-Sulpice , les prêtres de Saint-Lazare , s'offrirent pour être infirmiers des malades ; enfin le génie de la religion chrétienne se montra , comme autrefois , de tous les côtés , sous toutes ses formes , avec toute son abnégation , tout son oubli des injures , toute son inépuisable charité. Pures vertus qui avez lui dans ces temps d'orage , rapides éclairs de lumière qui avez passé dans cette nuit sombre , avez-vous appris aux peuples quelle route ils devraient suivre et quelle bannière devrait les rallier ?

M. de Belzunce fut nommé à l'archevêché d'Aix ; mais il refusa de quitter son diocèse et ses ouailles chéries. Tant de souvenirs devaient l'y rattacher ! et puis il savait que les vertus chrétiennes ne peuvent être récompensées par les hommes. Le prélat qui est à la tête du clergé de Paris le sait aussi.